

MICHEL GRAS

LES ÉCHANGES ET LA SOCIÉTÉ DE L'ÉTRURIE ARCHAÏQUE

Un congrès comme le nôtre est l'occasion de faire le point, de prendre du recul face à la multiplication des découvertes, des interprétations et des hypothèses. Je n'ai pas l'ambition, au cours de cette demi-heure, de vous apporter des nouveautés sur le plan de la documentation; mais je voudrais réfléchir devant vous sur la manière dont nous avons travaillé sur les échanges au cours des deux dernières décennies, sur les articulations nouvelles qui sont apparues, sur les interrogations qui subsistent. Je tenterai d'être synthétique sans rester dans les généralités mais je ne prétends pas parler de tout: je me suis simplement efforcé de choisir des exemples qui me paraissent significatifs, qui concernent des moments importants de l'histoire de l'Etrurie et qui peuvent contribuer à programmer la recherche de demain, ce qui doit être aussi l'objectif de ce Congrès.

Je vous rappelle les grandes orientations de la recherche dans ce domaine: les sources littéraires, par la mise en évidence des notions de « thalassocratie » et de « piraterie », ont attiré l'attention des chercheurs sur ce que j'appellerais, en faisant un volontaire anachronisme, une « politique extérieure » des Etrusques: thème piégé puisque ces sources nous racontent une histoire des Etrusques vue par les Autres, avec des déformations sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici. Je ne peux que renvoyer au rapport présenté ici même par D. Musti. Au-delà de toutes les embûches posées par les textes et qui nous font probablement chuter régulièrement, reste le témoignage irréfutable d'une expérience dynamique, que l'on aurait tort de lire à la lumière de l'impérialisme romain mais qui a révélé, avant même l'apport de l'archéologie, une histoire méditerranéenne des Etrusques: dans les différentes éditions de son manuel *Etruscologia*, M. Pallottino a toujours traité le thème des « Etruschi sul mare ».

Les hasards de la recherche, ou plus exactement certaines orientations épistémologiques, ont fait en sorte que l'analyse des échanges dans le monde étrusque a été fécondée par certaines recherches sur la colonisation et le commerce grec en Occident. Comment ne pas rappeler les travaux de Blakeway, dans les années 30, où l'Etrurie est une région parmi d'autres dans l'Occident hellénisé? Ainsi débutait une grande tradition d'études où hellénistes et étruscologues ont trouvé

leur compte. D'autres rapports, comme celui de M. Martelli, développeront certains aspects de cette problématique.

Une enquête historiographique approfondie permettrait de savoir si la naissance d'une autre approche s'inscrit ou non en contrepoint à la première: l'étude du commerce étrusque dit d'« exportation » est d'une certaine manière l'héritière de concepts bien vieillis, comme celui d'« empire » étrusque. Mais ce filon se renouvelle complètement dans l'après-guerre: l'analyse du commerce étrusque se fonde alors sur l'examen des objets étrusques retrouvés loin de leur lieu d'origine. Mais le risque est double: il y a d'abord le péril de lire le commerce étrusque parallèlement au commerce grec alors que des divergences fondamentales existent entre les deux phénomènes: à un commerce grec archaïque qui prolonge l'aventure coloniale et la féconde, et qui est d'abord le commerce de telle ou telle *polis* (Corinthe, les cités de l'Ionie) s'oppose un commerce étrusque que j'appellerais « anonyme » en ce sens que l'on ne sait pas d'où il vient (Caere, Vulci, Tarquinia) ni même de quelle société il est l'expression. Bref, on constate alors des mouvements d'objets, mais on a beaucoup de mal à aller au delà: il suffit de lire les actes de la table ronde finale du colloque récent sur *Il commercio etrusco arcaico* (1985) pour s'en convaincre.

Nous disposons aujourd'hui des résultats de deux autres approches (après celles des Grecs en Etrurie et du commerce étrusque) qui sont plus récentes mais aussi plus riches de potentialités pour parvenir à une appréhension historique, donc globale, du phénomène des échanges dans le monde étrusque. La première concerne les articulations de la société étrusque et se fonde sur l'étude des inscriptions (et, en particulier, de l'onomastique) et des nécropoles (architecture funéraire, peintures, composition du mobilier funéraire); elle utilise des analyses iconographiques qui doivent beaucoup aux enseignements de Bianchi Bandinelli et qui ont permis des études sur des catégories sociales importantes comme celles des artisans et des artistes. La seconde vise à une meilleure connaissance du territoire étrusque: les recherches de la British School demeurent des modèles du genre (territoires de Veies, pays falisque et capénate) mais ne sont plus isolées; parmi tant d'autres, les analyses de G. Colonna sur l'Etrurie méridionale interne, plus synthétiques et interprétatives sont particulièrement suggestives ainsi que l'apport documentaire des recherches d'archéologie extensive; de Sereni à T. Potter s'écrit une histoire du paysage étrusque à laquelle ont contribué des topographes, des archéologues amateurs de « Surveys », des historiens sensibles aux faits culturels. Bref, une histoire des Etrusques est désormais possible comme l'a montré un livre récent de M. Torelli, en évitant de lire l'organisation territoriale étrusque selon le modèle grec de la *polis* et de la *chora* et en tentant de dégager la spécificité du dialogue ville-campagne dans le pays étrusque.

Après ce panorama trop allusif pour être complet, j'ai choisi deux approches complémentaires: d'abord l'analyse de quelques-unes des composantes d'un « mo-

ment » de l'histoire étrusque, qui se situe aux environs du milieu du VII^e siècle; ensuite, l'examen de certains aspects de l'organisation territoriale qui me semblent révélateurs pour la compréhension des échanges.

Que se passe-t-il en Etrurie au milieu du VII^e siècle? Nous sommes en présence d'une société, celle de l'orientalisant moyen, dont les caractères principaux sont bien connus. L'arrivée de Démarate et des *fictores* qui l'accompagnent en est le symbole mais ne suffit évidemment pas à résumer l'histoire sociale de l'Etrurie de cette époque. D'autres ont rappelé l'importance de l'introduction de la tactique hoplitique dans une société qui, depuis plusieurs décennies, pratique la transmission héréditaire du nom. Mais c'est surtout la grande époque de l'aristocratie qui exalte ses défunts par les « tumuli » monumentaux des nécropoles. Si l'on pense que l'apparition du système gentilice est le signe d'une appropriation privée de la terre¹ et que le *nomen* exprime une conscience de classe, on perçoit clairement toutes les potentialités d'une société enrichie par le contrôle de la terre et dont le signe de la richesse se manifeste dans les relations avec les pays lointains par l'intermédiaire, le plus souvent, des Grecs ou des Phéniciens.

Mais je voudrais montrer comment cette société aristocratique d'accumulation de biens va se transformer, au milieu du VII^e siècle, à la fois dans ses structures et dans son rapport avec le milieu méditerranéen par quelques innovations techniques qui se traduisent par l'apparition d'une nouvelle vaisselle et de nouveaux récipients qui sont le signe d'une situation économique et sociale nouvelle.

L'apparition et le développement de la production de la céramique de bucchero sont les premiers éléments qui retiennent l'attention; les plus anciens « bucheri » se datent vers 675 avant J.C. à Caere² et dès le milieu du siècle, cette céramique est extrêmement répandue dans l'Etrurie méridionale.

Le bucchero s'inscrit – par son aspect et par les formes de ses vases (je renvoie ici aux travaux de N. Hirschland Ramage, de J. Gran Aymerich et de T. Rasmussen) – dans la tradition de la céramique d'impasto dont la technique s'est progressivement affinée; d'où ce côté encore primitif dans la fabrication (cuisson dans des sortes de charbonnières qui devaient être détruites après usage) et dans le traitement de la paroi. Les procédés de cuisson sont assez bien connus encore que certains désaccords séparent les spécialistes³. Mais c'est l'évolution de la production qui est intéressante: on constate le passage d'une phase que j'appellerais « baroque » (caractérisée par une grande fantaisie décorative) à une phase où règne une standardisation de plus en plus grande: le décor s'appauvrit et devient stéréotypé; nous assistons à un dépouillement des formes qui renie toute exhubérance: plus de godrons, plus de décor d'éventails, plus d'ap-

¹ G. COLONNA, *StEtr* 45, 1977, 175 ss.

² G. COLONNA, *StEtr* 36, 1968, 271.

³ Cf. en dernier lieu M. WADSWORTH dans *AIRS*, *OpRom* 14, 1983, 65-68.

pendices; sur les canthares, seul le ressaut de la carène porte un décor qui rappelle la fantaisie d'antan.

Si l'on cherche à interpréter cette évolution, on se rend compte que l'on passe d'une phase « primitive » (celle de l'impasto) à une phase où le travail est organisé en ateliers. La comparaison avec le milieu grec s'impose: le bucchero « sottile » abondamment décoré de Caere requiert une main d'oeuvre spécialisée comme celle qui travaille alors l'« argilla figulina ». Mais rapidement, on retrouve avec la phase standardisée le caractère stéréotypé de certaines productions grecques coloniales contemporaines (les coupes ioniennes).

On retire donc l'impression que dans certains milieux (à Caere en particulier mais également à Vulci), on assiste à un contrôle de plus en plus strict du pouvoir politique sur la production céramique. Le bucchero est produit pour être exporté alors qu'il avait d'abord été la vaisselle de prestige d'une aristocratie: mais alors que dans les tombes étrusques de la fin du VII^e siècle et du début du VI^e siècle, on trouve une grande variété de formes de vases en bucchero, on remarque que les exportations concernent essentiellement le canthare, vase par excellence du commerce du vin. Au dépouillement du décor correspond une spécialisation de plus en plus grande.

Parallèlement, on assiste à une seconde innovation: l'apparition de l'amphore commerciale. Alors que le bucchero est l'héritier d'une tradition locale (l'impasto villanovien), l'amphore étrusque est un récipient qui relève d'un répertoire exotique. Pour ma part, je pense qu'elle est conçue à l'imitation des amphores phéniciennes (pour la plupart occidentales) qui circulaient depuis plusieurs décennies dans le bassin tyrrhénien et qui sont parvenues jusqu'aux aristocrates de l'Italie Centrale à la fin du VIII^e siècle et au début du VII^e siècle. L'acquisition de cette forme prouve l'existence d'un besoin nouveau, celui de transporter des produits le plus souvent liquides ou semi-liquides par voie maritime mais aussi celui de stocker de tels produits. En effet, la typologie de ces récipients permet de reconnaître trois grandes catégories si l'on se place dans la perspective d'une typologie des usages (et non des formes) dont certains indices montrent qu'elle correspond à une répartition des ateliers:

— Il y a d'abord des amphores à fond pointu ou étroit (pointe taillée légèrement) qui sont adaptées au transport sur un navire, par un système d'empilage bien connu pour l'époque romaine. Bien évidemment, cette base étroite rend l'utilisation beaucoup plus difficile sur terre car ces récipients sont par définition instables. Ils ne peuvent être utilisés que dans des zones sableuses; sinon, ils ont besoin d'un petit support, d'un petit trépied de stabilité (accessoire qui est attesté dans le monde phénicien).

— Il y a ensuite des amphores à fond large et plat qui sont, si j'ose m'exprimer ainsi, des amphores « tout terrain ». Elles utilisent de façon beaucoup moins rationnelle l'espace réduit du navire mais s'adaptent par contre au transport terrestre. Elles méritent toutefois pleinement leur nom d'amphore puisque leur

présence sur des épaves est attestée. On remarquera que ces deux catégories d'amphores n'ont jamais été trouvées ensemble sur une épave et la tentation est grande de considérer les amphores à fond pointu comme des productions de Caere et les amphores à fond plat comme originaires de Vulci (les amphores à fond taillé correspondant à une phase ultérieure et, probablement, à d'autres centres de production). Mais la démonstration définitive reste à faire.

— Il y a enfin des récipients plus petits qui sont adaptés au stockage dans le cadre d'une économie domestique ou, à la limite, régionale à court rayon d'action. On les appelle « amphorettes » ou « ollae ». Cette catégorie ne doit pas être oubliée car elle montre l'importance pour l'histoire économique de l'Étrurie de cette phase d'apparition de tels récipients. Les amphores et le commerce étrusque d'exportation vers la Gaule méridionale ne sont que l'une des manifestations d'une mutation profonde du système des échanges dans le monde étrusque et le caractère très diffus des petites « ollae » montre que la circulation (et donc la production) du vin et de l'huile prend alors une dimension nouvelle.

L'apparition des amphores se situe au moment de l'arrivée en Étrurie de l'équipe de *factores* que Pline (*NH*, XXXV 151) nous fait connaître. Ces derniers sont un indice du développement des techniques de construction mais aussi de la fabrication des éléments indispensables à la réalisation de projets monumentaux (comme les tuiles). A la même époque apparaissent également les grands *dolia d'impasto rosso*. Amphores commerciales, amphorettes, tuiles et *dolia* sont les signes d'une révolution technique⁴ qui s'accompagne d'une spécialisation accrue, avec toutes les conséquences sociales que cela suppose.

Les caractéristiques techniques des amphores indiquent donc la nécessité de techniques nouvelles (fours à grandes dimensions) mais on doit souligner en même temps que ces amphores ne sont que l'un des aspects de la production de céramique commune en Étrurie. Malgré la faible quantité d'indices que nous possédons pour le moment, il est légitime de penser que certains ateliers (en particulier ceux des amphores à fond pointu) devaient travailler presque exclusivement pour l'exportation. De toute façon, la variété des argiles laisse supposer l'existence de plusieurs ateliers pour chaque forme.

Retenons que ces années centrales du VII^e siècle nous font voir – à travers les problèmes évoqués, qui ne sont que des exemples parmi tant d'autres – comment l'aristocratie étrusque contrôle la production agricole et la progressive distribution des surplus de la campagne. Mais ce que j'ai dit jusqu'à présent montre qu'une mutation est en cours: en effet, c'est à partir de la ville que peut être gérée, coordonnée, organisée l'exportation et l'évolution des rapports entre Caere et Pyrgi fournit un bon exemple avec la construction de la route au début du VI^e siècle.

⁴ Cf. M. TORELLI, dans *Architecture et Société* (1983) 476.

* * *

Examinons à présent l'organisation territoriale de quelques cités de l'Etrurie méridionale afin de voir dans quelle mesure elle conditionne l'évolution des échanges et de la société.

Le territoire de Caere a été étudié par Mengarelli, M. Torelli, G. Colonna, P. Gianfrotta. Une enquête est en cours, par les soins de la Surintendance de l'Etrurie méridionale (G. Gazzetti) et du « Gruppo archeologico romano » (A. Naso, A. Zifferero). On a souligné, avec raison, la multiplication des petits centres habités: la Castellina, Piana di Stigliano et Monterano sont les mieux connus. On a remarqué que certains de ces *pagi* se développent particulièrement au VII^e siècle et prospèrent encore au VI^e siècle: ils peuvent alors être qualifiés de « piccoli nuclei di raccolta della popolazione agricola in rapporto ad una struttura sociale gentilizia »⁵. Ces groupements épars qui, lorsqu'ils subsistent, deviendront au IV^e siècle des sortes de *phouria*, gardiens du territoire de la cité vont de pair avec de petits sanctuaires de campagne, comme celui de Punta della Vipera. Tout ceci signifie une intense exploitation du sol qui n'exclut pas une activité pastorale et une activité minière liée à l'exploitation des gisements des Monts de la Tolfa (encore que, sur ce point, les observations que l'on fait depuis Pareti devraient être précisées). L'étude en cours de certaines nécropoles (comme celle de Pian della Conserva) devrait permettre, en confirmant les liens avec Caere, de mieux comprendre la structure sociale de ces petits centres (on notera, à Pian della Conserva, la présence de 16 tumuli sur les 50 tombes à chambre connues).

D'autres éléments concernent les zones plus à l'intérieur. Il est inutile de souligner ici l'importance des travaux dans la région des nécropoles rupestres, en particulier dans le secteur de Blera et de S. Giuliano. On remarque souvent le dynamisme de cette région dès l'époque archaïque et surtout le lien culturel qui relie cette zone interne à Caere, alors qu'une étude seulement géographique intégrerait tout naturellement ces bassins intérieurs au territoire de Tarquinia. Ce carrefour du Biedano est un « bon pays » dont « la prosperita economica è inscindibile da una situazione storica, che comporti la partecipazione diretta dei centri interni al godimento delle risorse fornite dai commerci »⁶. Le lien observé avec Caere est fondamental: il montre que les territoires se développent vers le Nord (on retrouvera ce problème à propos de Vulci), ce qui permet à Caere de ne pas être bloquée vers l'intérieur par le territoire de Veies. Mais surtout, cela démontre (ou confirme) que Tarquinia, à l'époque archaïque, ne dispose pas d'un *hinterland* comparable à celui de ses voisines. Il y a là une in-

⁵ M. TORELLI, *Dial.Arch* 4-5, 1970-1971, 434.

⁶ G. COLONNA, dans *Atti Orvieto*, 255.

formation qui va de pair avec le déclin des nécropoles tarquiniennes tout au long du VII^e siècle et avec le fait que, jusqu'à présent, aucun mouvement d'exportation ne semble être parti de Tarquinia dans la seconde moitié du VII^e siècle et au début du VI^e siècle. Une enquête précise mériterait d'être faite pour corriger ou conforter cette impression. Même au VI^e siècle, les indices sont rares et je rappelle que, mises à part les données de Gravisca, les amphores provenant de Tarquinia et de ses nécropoles sont rares et tardives (postérieures à la fin du VI^e siècle). Entre le VIII^e siècle et l'époque classique, Tarquinia a donc un rapport avec son territoire qui est difficile à cerner et Gravisca ne semble pas se définir comme débouché d'une ville et de son territoire mais comme une étape pour des trafics Sud-Nord, comme un *emporion*-relais. Sur ce point encore le débat mérite d'être approfondi.

Il est vrai que la grosse incertitude concerne le pays de Tuscania. Mais, comme pour le Biedano, il semble que l'influence de Caere y soit particulièrement forte comme l'ont récemment confirmé les découvertes de la nécropole de l'Ara del Tufo⁷.

La structure du territoire de Vulci archaïque confirme les impressions précédentes. Aux VII^e et VI^e siècles, Tarquinia est prise en tenaille par la pénétration céretaine à partir du Sud et par la solidité de l'implantation vulcienne dans la haute vallée du Fiora. Cette vallée, au riche passé protohistorique bien étudié par Rittatore et ses élèves est – pour reprendre une expression de G. Colonna « la porta dell'Etruria settentrionale verso la valle del Tevere »⁸. La position des sites de Castro (dont le terroir est en cours d'étude par les soins de M. Rendeli), de Poggio Buco, Pitigliano et Sovana montre l'importance de la voie de passage et la nécessité de la contrôler, mais aussi l'existence de communautés agricoles bien individualisées les unes par rapport aux autres. Il ne faudrait pourtant pas y voir un habitat rigidement groupé et l'on entrevoit çà et là des indices d'un réseau d'occupation aux mailles fines⁹.

On a souvent souligné la « crise » qui affecte ces établissements à la fin du VI^e siècle et qui démontre une modification structurelle importante dans le rapport ville-campagne. Cette « crise », nous la retrouvons plus au Nord, dans toute la vallée de l'Albegna, région qui mérite une attention particulière car elle a été longtemps délaissée, en dépit des observations de Dennis, puis de D. Levi¹⁰, si l'on excepte l'étude des centres de Marsiliana, de Saturnia et de Magliano. L'intérêt pour le territoire a connu un nouvel essor depuis dix

⁷ A. M. SGUBINI MORETTI dans *Archeologia nella Tuscia I* (1982) 139.

⁸ G. COLONNA, *StEtr* 41, 1973, 67.

⁹ M. RENDELI (*Papers in Italian Archaeology IV*, BAR 243, 1985, 269) parle de mini-nécropoles formées de 5 ou 6 tombes à chambre; cf. déjà A. MAGGIANI dans M. CRISTOFANI, *Gli Etruschi in Maremma* (1981) 82.

¹⁰ D. LEVI, *StEtr* 1, 1927, 477.

ans, depuis le *X Convegno di Studi Etruschi e Italici* sur Vulci et les rapports de G. Colonna et M. Cristofani. Plusieurs enquêtes parallèles ont été menées, par A. Carandini, la surintendance de la Toscane (M. Michelucci) et des équipes anglo-saxonnes. On peut dire que cette zone connaît aujourd'hui une activité sur le terrain comparable à celle qui se développa dans l'*ager veientanus* dans les années 50: il y a là un motif incontestable de satisfaction. Traditionnellement, on considère la vallée de l'Albegna comme faisant partie du territoire de Vulci. Il y a dix ans, G. Colonna regrettait publiquement l'absurde division administrative qui sépare les deux vallées du Fiora et de l'Albegna: l'une appartient à la Toscane, l'autre au Latium. On ne peut qu'espérer, pour l'avenir, qu'un programme coordonné entre les deux surintendances (de la Toscane et de l'Etrurie Méridionale) permette une approche globale du territoire de Vulci, prolongeant les bilans présentés sous l'impulsion de M. Cristofani pour la période étrusque¹¹ et d'A. Carandini pour l'époque romaine¹².

Dans le haut archaïsme, la vallée de l'Albegna est caractérisée par la forte position de Marsiliana et de ses nécropoles. Mais, vers 625-620 avant J. C., l'aristocrate Marsiliana, qui jouait probablement un rôle de premier plan dans les liaisons de Vulci avec l'Etrurie minière, est pratiquement détruite. On voit là le signe d'un nouvel intérêt de Vulci pour le territoire et on ne peut que constater que cette prise en main correspond parfaitement au début de la grande phase des exportations étrusques de vin et, peut-être, d'huile.

A partir de cette date, et jusqu'à la fin du VI^e siècle qui correspond, dans la vallée de l'Albegna comme dans celle du Fiora, à une brutale « cassure », se place la belle époque du territoire qui est intensément occupé, aussi bien dans la frange maritime (de Pescia Romana jusqu'à l'arrière-pays immédiat de Talamone) que dans la basse et moyenne vallée de l'Albegna. Les importantes nécropoles de Magliano (qui, d'une certaine manière, « remplace » Marsiliana) montrent une démographie en expansion particulièrement dans la première moitié du VI^e siècle qui est, précisément, l'époque de l'apogée du commerce de Vulci. Dans ce contexte, l'attention récente portée au site de Doganella, en aval de Magliano, est extrêmement suggestive. Le site semble occupé dès la seconde moitié du VII^e siècle; la date d'abandon (actuellement objet de discussion) semble se situer vers la fin du IV^e siècle¹³. Il serait important de s'assurer que Doganella ne connaît pas la « crise » de la fin du VI^e siècle. La cité est importante: le périmètre des murs est de 7 k.. Les prospections de surface ont mis en évidence, à la périphérie de l'habitat, des amas d'amphores étrusques et des déchets de cuisson; la documentation graphique que j'ai pu voir grâce à l'amabilité d'E. Fentress et de P. Perkins montre clairement la présence de plusieurs types d'amphores

¹¹ M. CRISTOFANI, *cit.* (note 9).

¹² *Romanizzazione dell'Etruria*.

¹³ M. MICHELUCCI dans *Romanizzazione dell'Etruria*, 111.

étrusques archaïques: c'est la première fois, à ma connaissance, que l'on a un indice sérieux sur la présence de fours d'amphores étrusques.

Mais le problème de fond concerne le rapport d'établissements comme Doganella et Magliano avec Vulci. Que la région fasse partie du territoire et du faciès culturel de Vulci ne nous indique pas le type de contrôle sur la production agricole et la commercialisation des produits du sol. En d'autres termes, comment Vulci intervient-elle dans une éventuelle exportation d'amphores contenant le vin produit dans les campagnes de la vallée de l'Albegna?

Depuis longtemps, on s'est interrogé sur l'existence d'un port au débouché de l'Albegna. C'est là tout le problème de l'occupation archaïque d'Orbetello, de la date d'apparition du tombolo « della Giannella » (tombolo septentrional) et de la configuration de l'embouchure de l'Albegna. Je ne peux ici rouvrir ce dossier: qu'il me suffise d'indiquer qu'une récente prospection (janvier 1983) coordonnée par A. Ricci¹⁴ a porté sur le littoral entre Talamone et l'Albegna, c'est-à-dire sur la plaine côtière de Campo Regio; les résultats font mention « di aree di frammenti di ceramica di impasto e di tipo bucherioide, insieme con frammenti laterizi che sembrano riconducibili a presenze abitative ».

De façon générale, il est clair que Vulci a contrôlé toute cette portion de littoral, de Montalto di Castro, au Sud, à Talamone, au Nord; la densité des nécropoles dans la partie méridionale de cette zone (de Pescia Romana à Cosa) a même fait penser qu'une route préromaine passait déjà là où sera construite la *via Aurelia*. Mais il reste beaucoup à faire pour comprendre de manière précise les articulations de ce territoire. On peut cependant, je crois, dire dès à présent qu'il a là une zone-clef pour comprendre, de l'intérieur, le phénomène économique connu sous le nom de « commerce étrusque ». La projection, vers le Nord, des intérêts économiques de Vulci contraste singulièrement avec la position du port de Regisvilla, dont les recherches récentes de l'*Istituto di Topografia* de l'Université de Rome et de la Surintendance de l'Étrurie méridionale ont bien montré l'importance à partir de la fin du VI^e siècle: la création de ce port semble donc correspondre aux changements qui affectent les sites ruraux des bassins du Fiora et de l'Albegna. Regisvilla est donc le port de la Vulci du V^e siècle, mais ne nous donne aucune indication sur la première moitié du VI^e siècle, c'est-à-dire sur l'époque de l'exportation massive d'amphores vers le midi de la Gaule.

Pour conclure, rassemblons nos idées.

Les échanges sont d'abord l'expression d'une société qui produit, et donc d'un ensemble de faits économiques et sociaux intimement liés. Pour reprendre une expression de M. Godelier « il y a un lien profond, intime, entre la manière d'user de la nature, et la manière d'user de l'homme »¹⁵. En disant cela, je n'oublie

¹⁴ Cf. I. ATTOLINI et autres, *Archeologia Medievale* 1983, 439 et fig. 4.

¹⁵ M. GODELIER, *La pensée* 128, 1978, 45.

pas les salutaires rappels de J. P. Morel sur l'importance des clients et de leur goût mais mon thème d'aujourd'hui m'engageait à étudier l'autre aspect des choses.

La société étrusque est l'une de celles qui montre son évolution à travers l'étude des échanges. La naissance d'une exportation coïncide – et ce n'est pas un hasard – avec l'évolution d'une aristocratie qui, enrichie par l'exploitation du territoire, voit son action non pas remplacée, mais prolongée par l'intervention de la cité-état et l'avènement du rôle d'une classe moyenne. Il faudra attendre la fin du VI^e siècle pour voir s'établir un nouveau rapport entre la ville et son territoire. Mais la période du commerce étrusque a correspondu à une phase où contrôle aristocratique et pouvoir urbain se sont conjugués d'une manière originale. Le commerce par le canthare et l'amphore est encore aristocratique avec le canthare mais n'est pas que cela. Il ne sera plus le même, après le milieu du VI^e siècle, c'est-à-dire quand le canthare disparaît et l'amphore continue, quand – parallèlement – les équilibres territoriaux se modifient, que Tarquinia et Populonia apparaissent au rang des cités exportatrices et que de nouvelles forces sociales prennent le relais des vieilles aristocraties.

Entre l'Etrurie des grands tumuli aristocratiques et celle des tombes « a dado » et des alignements funéraires, le passage est long et complexe. C'est le commerce étrusque qui, à la longue, a rompu les anciens équilibres sociaux. Nous touchons là non l'« envers » du commerce étrusque, mais son « endroit » – trop souvent oublié – son point de départ, sa structure, celle qui communique aux catégories sociales et au territoire ses pulsations historiques déterminantes.

BIBLIOGRAPHIE

- I. ATTOLINI et autres, *Riconnizione archeologica nell'ager cosanus e nella valle dell'Albegna* dans *Archeologia medievale* 9, 1982, 365-386 et 10, 1983, 439-465.
- A. BLAKEWAY, *Prolegomena to the Study of greek Commerce with Italy, Sicily and France in the eighth and seventh Centuries B.C.* dans *ABSA* 33, 1932-1933, 170-208.
- A. BLAKEWAY, « Demaratus » - *A Study in some aspects of the earliest Hellenization of Latium and Etruria* dans *JRS* 25, 1935, 129-149.
- M. CELUZZA - E. REGOLI, *La valle d'Oro nel territorio di Cosa - Ager Cosanus e ager veientanus a confronto* dans *DialArch* 1982/1, 31-62.
- G. COLONNA, *L'Etruria meridionale interna dal Villanoviano alle tombe rupestri* dans *StEtr* 35, 1967, 3-30.
- G. COLONNA, *Problemi di topografia storica dell'Etruria meridionale interna* dans *Atti Bologna* II, 165-167.
- G. COLONNA, *Ricerche sull'Etruria interna volsiniese* dans *StEtr* 41, 1973, 45-72.
- G. COLONNA, *La cultura dell'Etruria Meridionale interna con particolare riguardo alle necropoli rupestre* dans *Atti Orvieto*, 253-263.
- G. COLONNA, *Basi conoscitive per una storia economica dell'Etruria* dans *Contributi introduttivi allo studio della monetazione etrusca. Atti del V convegno del Centro internazionale di studi numismatici* (1976) 3-21.
- G. COLONNA, *La presenza di Vulci nelle valli del Fiora e dell'Albegna prima del IV secolo a. C.* dans *Atti Grosseto*, 189-213.
- G. COLONNA, *Nome, gentilizio e società* dans *StEtr* 45, 1977, 175-192.
Romanizzazione dell'Etruria.
Commercio etrusco arcaico.
- M. CRISTOFANI, *Problemi poleografici dell'agro cosano e caetrano in età arcaica* dans *Atti Grosseto*, 235-257.
- M. CRISTOFANI, *Geografia del popolamento e storia economico-sociale dell'Etruria mineraria* dans *Atti Firenze* III, 429-441.
- M. CRISTOFANI (a cura di), *Gli Etruschi in Maremma* (1981).
- M. CRISTOFANI - M. GRAS, *Agricoltori, artigiani e mercanti* dans M. CRISTOFANI, *Gli Etruschi - Una nuova immagine* (1984) 68-99.
- S. L. DYSON, *Settlement Patterns in the Ager Cosanus: The Wesleyan University Survey 1974-1976* dans *Journal of Field Archaeology*, 5, 1978, 251-268.
- A. FLAMINI, G. GRAZIANI, O. GRUBESSI, P. DE LORENZO, *La technique de préparation du bucchero étrusque* dans *Le bucchero nero étrusque et sa diffusion en Gaule méridionale* (1979) 72-81 (*Géo-Archeologia*, 1977, 1-2, 7-15).
- M. GODELIER, *L'appropriation de la nature - Territoire et propriété dans quelques formes de sociétés précapitalistes* dans *La Pensée* 128, 1978, 7-50.

- J. M. J. GRAN AYMERICH, *Bucchero, impasto et les tumuli Banditaccia 1 et 2 à Cerveteri* dans *Latomus* 38, 1979, 597-636.
- M. GRAS, *Trafics tyrrhéniens archaïques* (1985).
- J. HEURGON, *Onomastique étrusque: la dénomination gentilice* dans *L'onomastique latine* (1977) 25-34.
- S. JUDSON - P. HEMPHILL, *Sizes of Settlements in Southern Etruria, 6th-5th centuries B.C.* dans *StEtr* 49, 1981, 193-202.
- R. MENGARELLI, *La città di Caere: i pagi, le vie e le ville nel territorio cerite durante il periodo etrusco e il periodo romano* dans *Atti del IV Congresso nazionale di Studi Romani* 2 (1938) 221-229.
- M. MICHELUCCI, *Caetra, Καλούσιον, Heba. Indagini sugli insediamenti etruschi nella bassa valle dell'Albegna* dans *Studi Maetzsche* II, 377-392.
- A. NASO - A. ZIFFERERO, *Etruscan Settlement Patterns in the Monti della Tolfa Area (Lazio)* dans *Papers in Italian Archaeology IV*, 1, *BAR* 243, 1985, 239-259.
- T. W. POTTER, *Storia del paesaggio dell'Etruria meridionale. Archeologia e trasformazioni del territorio* (1985).
- S. QUILICI GIGLI, *Blera - Topografia antica della città e del territorio* (1976).
- M. RENDELLI, *Settlement Patterns in the Castro Area (Viterbo)* dans *Papers in Italian Archaeology IV*, 1, *BAR* 243, 1985, 261-273.
- E. SERENI, *Villes et campagnes dans l'Italie préromaine* dans *AESC*, 1967, 1, p. 23-41 (*Atti Bologna* II, 109-128).
- M. TORELLI, *Contributo dell'archeologia alla storia sociale: l'Etruria e l'Apuleia* dans *DialArch* 4-5, 1970-1971, 431-442.
- M. TORELLI, *Terra e forme di dipendenza: Roma ed Etruria in età arcaica* dans *DialArch* 8, 1974-1975, 3-53 (*Terre et paysans dépendants dans les sociétés antiques* [1979], 251-287).
- M. TORELLI, *Polis e «Palazzo» - Architettura, ideologia e artigianato greco in Etruria tra VII e VI secolo a. C.* dans *Architecture et Société* (1983) 471-499.
- M. TORELLI, *Il commercio greco in Etruria tra l'VIII ed il VI secolo a. C.* dans *Il commercio greco nel Tirreno in età arcaica* (1981) 67-82.
- M. TORELLI, *Terrecotte architettoniche arcaiche da Gravisca e una nota a Plinio NH XXXV, 151-152* dans *Nuovi Quaderni dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Perugia*, 1. *Studi in onore di Filippo Magi* (1979) 307-312.
- TORELLI, *Storia*.
- M. WADSWORTH, *A Potter's Experience with the Method of Firing Bucchero* dans *AIRS, OpRom* 14, 1983, 65-68.
- J. B. WARD-PERKINS, *Città e pagus - Considerazioni sull'organizzazione primitiva della città dell'Italia Centrale* dans *Atti Bologna* II, 293-297.